

L'Agir adolescent

Extrait de la publication

Le Bachelier

Issue de l'Institut de psychanalyse de l'adolescence, la collection « Le Bachelier » pose les bases d'une réflexion psychanalytique d'orientation lacanienne sur l'adolescence.

DÉJÀ PARU

Sous la direction de Jean-Jacques Rassial
Sortir : l'opération adolescente

Sous la direction de Serge Lesourd
Le féminin : un concept adolescent ?

Sous la direction de Didier Lauru
Le transfert adolescent ?

Retrouvez tous les titres parus sur : www.editions-eres.com

Sous la direction de
Christian Hoffmann

L'Agir adolescent

Le Bachelier

ères

Extrait de la publication

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2680-4

Première édition © Éditions érès 2000

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Extrait de la publication

Table des matières

<i>Christian Hoffmann</i>	
Introduction.....	7
<i>Christian Hoffmann</i>	
Impact adolescent.....	9
<i>Serge Lesourd</i>	
La frustration de l'acte et l'adolescent.....	21
<i>Jean-Jacques Rassial</i>	
Réaliser.....	33
<i>Patrick Delaroche</i>	
Suicide d'un innocent.....	45
<i>Didier Lauru</i>	
Passage à l'acte amoureux.....	57
<i>Jean-Paul Mouras</i>	
Soumissions adolescentes.....	73
<i>Olivier Douville</i>	
Agirs adolescents et modernité.....	81

Introduction

Le *Bachelier*¹ propose une nouvelle approche de l'acte sur le fil de l'enseignement de J. Lacan : « Il ne saurait y avoir d'acte, hors d'un champ si complètement articulé [par le langage] que la loi ne s'y situe. Il n'y a d'autre acte qu'acte qui se réfère aux effets de cette articulation et en comporte toute la problématique [...].² »

La problématique que comporte le langage est à entendre dans la dimension de son impossibilité à inscrire le rapport des jouissances de l'acte sexuel dans une totalité. Le passage à l'acte sexuel ne peut venir qu'à la place de cet impossible, en y re-trouvant la signification de la castration. Le sujet de l'acte se trouve

1. Nous remercions *Françoise Hurstel*, psychanalyste, professeur de psychopathologie, de nous avoir accueillis pour cette journée du *Bachelier* dans son *Laboratoire de psychologie de la Famille et de la Filiation* à l'Université Louis-Pasteur de Strasbourg.

2. J. Lacan, *L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 145-146.

ainsi divisé entre l'illusion de la complémentarité des sexes et le réel de son impossible conjonction à la mère.

L'adolescent(e) se heurte à cette butée du sexuel, d'où seul l'acte lui permet de se tirer d'affaire, à la condition de pouvoir réaliser sa castration.

Mais l'acte est toujours à la merci de l'acting-out et du passage à l'acte. Sur ces questions, l'exemple de Jean Genet³ est éclairante : enfant abandonné, pour qui le vol est non seulement une source de nomination de son être par l'acte, mais également la source de son érotisme et de sa poésie.

Le lecteur pourra suivre ce développement de l'acte structuré par le langage où se signifie le deuil adolescent de la toute-puissance. Le ratage de la fiction de l'union sexuelle divise le sujet (C. Hoffmann, S. Lesourd). Dès lors, comment un tel sujet peut-il, à l'adolescence, « se sentir réel » et « se réaliser ». La solution de l'acte oriente l'adolescence vers un réel autre que pubertaire. Cette proposition de J.-J. Rassial est une suite à son travail sur les limites d'où nous avons tiré l'éclairage sur le passage à l'adolescence du Nom du père aux Noms du père. Passage du père aux maîtres et de la mère au féminin, autrement dit, la condition de la métaphore (P. Delaroche).

Ratage du langage et ratage de l'acte sexuel, l'acte est manqué (D. Lauru), par le ratage de l'objet. L'objet trouvé à l'adolescence n'est pas l'objet cherché (l'infantile). L'agir, par contre, est un renforcement de l'être dans un : « Je suis... », une véritable passion de l'être renvoyant à l'impératif surmoïque (J.-P. Mouras). Dès lors, que serait une position de l'analyste usant de la nomination avec l'adolescent (O. Douville) ?

3. J. Genet, *Journal du voleur*, Paris, Gallimard, 1998.

Christian Hoffmann

Impact adolescent

« L'être sexué ne s'autorise que de lui-même [...] et de quelques autres. »

J. Lacan

L'adolescence implique *un choix*. Ce choix est celui d'un *sujet* dont l'objet est *sa sexualité*. Nous considérons avec J. Lacan que le sujet a une responsabilité inconsciente de sa pathologie, qu'elle soit névrotique, perverse ou psychotique. Sans ce préalable, le sujet n'aurait plus qu'à remettre son destin entre les mains des dieux. C'est la tâche qui lui incombe à l'adolescence qui le fait émerger comme sujet à la différence de la névrose infantile. En choisissant sa jouissance masculine ou féminine, il prendra rang du côté homme ou femme dans son identification sexuée. De ce fait, il est primordial de distinguer dans nos recherches le garçon de la fille, parce

Christian Hoffmann, professeur de psychopathologie, psychanalyste, Paris.

que n'ayant strictement pas à faire le même travail psychique conduisant à la sexuation. La lente avancée de la psychanalyse sur la sexualité féminine a souvent privilégié le garçon dans ses études avec l'erreur de l'extrapolation symétrique pour la fille. L'expérience de la conduite de la cure analytique avec des femmes nous a appris que le travail de deuil engagé à l'adolescence ne peut s'achever qu'ultérieurement à l'âge adulte pendant la cure. La cure analytique d'adultes nous informe rétroactivement sur cette tâche adolescente et ses impasses structurales. L'exemple ici d'une jeune fille en analyse va pouvoir nous éclairer. Arrivée à l'âge adulte, elle ne pouvait toujours pas envisager de rapports sexuels avec un homme, se sentant menacée d'éclatement narcissique de l'image du corps devant la vue et l'approche du pénis. Elle était l'objet sacré de sa mère, qui en a éprouvé dès sa naissance une jouissance incomparable. À l'analyste d'ajouter qu'on ne touche pas un objet sacré. Ce repérage de sa position subjective infantile, reconstruite en fantasme de viol à la puberté en lui assurant ainsi une jouissance masturbatoire, lui permettra d'entrer dans le rapport sexuel, néanmoins privé de jouissance. Elle appuie l'énigme de sa frigidité sur la position toute-puissante de l'Autre maternel qui la rend transparente à son regard. Le proverbe « vivons heureux, vivons cachés » prend ici tout son sens. Une solution de décomplétude de la mère est souhaitée dans un scénario de perte d'objet l'affectant, par exemple le décès de sa propre mère. En tout cas, que la mère fasse l'expérience d'une perte pour donner du mouvement au phallus comme signification d'un manque affectant d'abord la mère puis la fille. Autrement dit, le devenir femme ne semble pas possible sans le préalable de l'expérience de la castration de la mère. Une autre patiente témoignait de l'interprétation de la castration de sa mère à partir de la sienne lors

de ses premières règles. Cette interprétation s'était faite à partir de la parole de sa mère à cette occasion, qui lui dit : « Maintenant, tu es une femme », à entendre : « Comme moi ». La dernière partie de la phrase étant bien sûr la partie refoulée du propos de la mère. L'effet symptomatique du dégoût de la féminité n'étonnera pas ici, si l'on considère combien peut être différent pour une fille d'interpréter sa castration à partir de celle de sa mère, plutôt que l'inverse, à savoir : « Ma mère est une femme comme moi. » Nous pouvons maintenant revenir à notre première patiente pour entendre sa question : « Comment je peux avoir envie de quelque chose que je n'aie pas connu ? » Traduisons : comment, je peux avoir envie d'aller chercher le phallus chez un homme, alors que je le suis déjà pour le désir de ma mère. La réponse imaginaire lui fera envisager le manque dans sa propre image : avoir un défaut physique. L'engluement dans l'Imaginaire maternel de la perfection de son image lui posera la question : « Comment je peux ressentir sexuellement quelque chose dans l'acte là où je ne vois rien ? » Le « rien » ici n'est pas encore la signification de la perception d'un manque dans l'image du corps. Malgré la répétition d'un rêve où une partie du corps n'en fait qu'à sa tête, elle maintient la croyance que sous la toison pubienne, il y a quand même quelque chose à voir. Revenons à sa question : « Comment je peux avoir envie de quelque chose que je n'aie pas connu ? » La réponse se trouve dans le désir de l'Autre et dans l'identification à ce désir. Si la cause du désir de la mère, comme c'est le cas ici, ne se trouve pas située ailleurs qu'en elle, chez le père ou un homme porteur du phallus, alors la fille se trouve vouée à l'impasse de l'arbitraire de la volonté capricieuse de l'Autre maternel. Elle avouera ne pas savoir ce qu'est un « père réel », qui en imposerait au désir de sa mère. Ce qu'elle n'a pas connu

comme petite fille, elle le cherchera désespérément comme amante d'un homme, ayant un désir en dehors d'elle, un désir se fondant ailleurs que dans son narcissisme spéculaire. Si, comme l'indique Freud, la structure du cas n'est donnée que dans la fin de l'analyse, il nous faut nous reporter à l'expérience de la fin d'une analyse avec une patiente pour en extraire la clef du féminin. Ainsi, une patiente découvrira son fantasme de transmettre le nom du père comme un fils, réalisant de la sorte son identification virile. Elle lira l'effet de cette découverte dans la traduction du mépris vu dans le regard de certaines femmes comme la projection dans le regard de l'Autre de son propre mépris de la féminité, marquée par l'impossibilité de transmettre le nom. Ce jugement d'impossibilité se signifiait préalablement dans un rêve où la mère lui donnait un objet, dans le nom duquel pouvait se lire le nom du père, accompagné de cette parole : « Ça ne tient pas. » Autrement dit : « La transmission du nom par une femme, ça ne tient pas. » L'expérience pour cette femme de l'impossibilité de la transmission du nom par une femme a fait choir son identification phallique virile, lui permettant d'assumer autrement sa féminité. La clef de l'identification sexuée de la fille se trouve dans l'expérience qu'elle peut faire du nom comme limite à sa jouissance. Ce que Corneille fait dire au Cid : « *Mon nom est un rempart.* »

L'identification au corps sexué, pour le garçon comme pour la fille, passe à l'adolescence par l'expérience œdipienne renouvelée du nom du père comme limite de la jouissance de l'Autre. C'est cette expérience du nom décomplétant l'Autre de sa toute-puissance qui permet au sujet le repérage de sa juste place dans la filiation, à partir de laquelle il pourra assumer un choix masculin ou féminin pour sa sexualité. La quête phallique résul-

tant de la reconnaissance de la castration maternelle s'adressant désormais au père, comme celui qui pourrait donner le phallus, connaît des destins différents en fonction du sexe. Le deuil de ce *père idéal* à l'adolescence est rendu possible par un *père réel* : « qui dit non » à l'investiture narcissique du pénis par le garçon et à celle du corps par la fille. *Le Roi des Aulnes* de Goethe est entièrement construit autour de cette question qui trouvera sa solution dans le deuil de ce père imaginaire.

Cette distribution subjective sexuée se parachevant à l'adolescence n'est possible que si le Nom du Père existe dans la culture. Un lien social de plus en plus imprégné non seulement de *technologie*, mais également en voie de *psychopathisation*, pose la question de *l'effacement du Nom du Père* comme inscription des lois symboliques. Le repérage de cet effacement et ses effets inconscients font maintenant partie de la clinique psychanalytique en tant que nous trouvons dans l'inconscient d'un sujet ce qui se dit dans le social. S'il existe dans le social et s'il trouve son efficace dans le discours de la mère, alors seulement se pose au sujet la question du père et de sa fonction. Cette question s'adressera au *père réel* comme tiers médiateur de la quête phallique.

Nous distinguons dans le contexte social actuel des pathologies s'esquissant à l'adolescence par l'absence du *père réel*¹ dont la conséquence immédiate est la fuite en avant désespérée de l'adolescent(e) dans la quête phallique, dont un des destins est la destruction du phallus, entraînant souvent celle de l'être. La cause de

1. Cette absence du *père réel* n'est pas à entendre ici comme une absence dans la réalité, mais bine plus comme une absence de la valeur de sa parole.

cette absence s'origine soit dans la « lâcheté² » du père, soit dans son collage à l'idéal du père imaginaire ne permettant pas à l'enfant de lui trouver un défaut.

Nous venons de préciser que l'adolescence est un travail de deuil de la puissance narcissique, qui passe par celui de la puissance parentale. Le désir de la mère est soumis à un objet externe, en l'occurrence un homme, qu'elle estime valable pour son désir parce qu'il est supposé posséder cet objet de son désir. Cet objet n'est pas du ressort de la volonté d'un homme, serait-elle de l'ordre du don, car une femme lui demandera toujours autre chose, à savoir son désir. Sa soumission à la loi du désir, c'est-à-dire au manque, le déchoit de toute volonté de puissance sur l'objet du désir. N'ayant pas la main sur l'objet, il ne peut par conséquent le donner. La quête de l'objet trouve ainsi sa limite dans la limite de la puissance paternelle.

Ce deuil est la clef de passage d'une sexualité infantile à une sexualité adulte, passage que Freud a attribué comme tâche au sujet à l'adolescence.

Qu'est-ce qu'une sexualité adulte ? C'est trouver un mode de jouissance dans l'acte sexuel.

Qu'est-ce qu'un acte ?

Remarquons que la première œuvre littéraire de loin antérieure à l'*Illiade* : *L'Épopée de Gilgamesh*³, fait

2. L'expression, comme celle de « l'effacement du Nom-du-père dans la culture », vient de M. Safouan, à l'occasion de notre Colloque « Problématiques adolescentes et direction de la cure », Érès, 1999. La « lâcheté » du père est à entendre ici comme relevant de sa lâcheté à l'endroit de son désir, en ne faisant par exemple pas la preuve de sa promesse.

3. J. Botero, *L'Épopée de Gilgamesh*, Gallimard, 1992, p. 74-75.

état de l'humanisation du sauvage Enkidu par une prostituée, à qui est conseillée : « Découvre-toi le sexe. Pour qu'il (y) prenne ta volupté ! » C'est en lui faisant « son affaire de femme », que le sauvage se trouve coupé de sa compagnie animale.

L'acte est un dire qui change le sujet, il vient répondre en lieu et place de l'impossible rapport entre les sexes, c'est-à-dire d'une relation définissable entre le signe mâle et le signe femelle qui serait l'indice d'un savoir. C'est à cet endroit de l'absence de savoir sur l'autre sexe que s'ouvre le drame quand, comme le dit Lacan : « [...] il faut que le jeune sujet réponde à ce qui se produit de l'intrusion de la fonction sexuelle dans son champ subjectif⁴. »

Subsiste la question de comment l'acte en tant que structuré par le langage peut venir répondre en lieu et place de ce qui fait défaut dans ce même langage à l'endroit de la jouissance sexuelle, qu'il ne peut pas signifier. L'acte manqué en est la réponse.

Il n'y a pas d'acte sans langage⁵ ; il n'y a pas de sexualité sans rêve⁶. Ainsi, cette jeune fille que j'évoquais précédemment disait fort justement un jour à propos de son impossible passage à l'acte sexuel : « J'en ai rêvé cette nuit, c'est comme si c'était fait. » La réalité ne l'a pas contredite sur ce point.

4. J. Lacan (1968-1969), *D'un Autre à l'autre*, séminaire inédit, leçon du 14 mai 1969.

5. J. Lacan, *La Psychanalyse à l'envers*, Le Seuil, 1991, p. 145-146 : « Il ne saurait y avoir d'acte, hors d'un champ si complètement articulé [par le langage] que la loi ne s'y situe. Il n'y a d'autre acte qu'acte qui se réfère aux effets de cette articulation et en comporte toute la problématique [...]. »

6. J. Lacan, « Préface », *L'Éveil du printemps* de F. Wedekind, Gallimard, 1974.

Le passage à l'acte sexuel ne se fait pas sans filet, le filet tissé par un langage où le rapport sexuel fait énigme ; rien ne peut s'en dire au titre d'un savoir transmissible. Ma jeune patiente posait bien cette question : « Comment je peux avoir envie de quelque chose que je ne connais pas ? » Il n'y a que le désir de l'Autre qui peut lui indiquer le chemin par l'identification de son désir au désir de l'Autre, en l'occurrence celui de la mère.

L'acte vient à l'endroit de l'énigme du rapport sexuel où le langage reste sans réponse. Le passage à l'acte présuppose la tolérance de l'énigme radicale de la jouissance. La névrose et la psychose déclenchent le plus souvent dans ce passage qui entraîne le sujet au-delà de tout repère narcissique.

Pourtant, sans le langage rien n'est possible. Toutes les turpitudes sadiennes sont précédées par un récit, R. Barthes nous a appris que ces postures poursuivent le récit en le prolongeant. Il reste à ajouter que même pour Sade la mère reste interdite. Ce qui nous fait revenir à Lacan lorsqu'il énonce le rapport de l'acte au langage et à la loi de l'interdit de l'inceste dont le signifiant est le nom comme nom de la loi⁷.

L'interdit de l'inceste est une loi non écrite par la cité qui se transmet en même temps que le langage. La soumission de l'amour maternel à cet interdit limite cet amour par la soustraction de sa composante érotique. Nous comprenons maintenant que la limitation de l'amour maternel par la soumission de son désir à la loi du nom qui inscrit l'enfant dans une filiation permet à l'enfant de faire l'expérience de sa mère comme désir et non comme volonté de puissance narcissique.

7. M. Safouan ; P. Julien ; C. Hoffmann, *Malaise dans la psychanalyse*, Arcanes, 1995. R. Gori ; C. Hoffmann, *La Science au risque de la psychanalyse*, Toulouse, Érès, 1999.

C'est de cette expérience de la mère comme désirante qu'à l'adolescence, sa fille, en s'identifiant à son désir pour un homme, pourra trouver la voie de la sexuation féminine.

Les ravages de l'absence de cette expérience de la mère comme désirante peuvent se lire dans Houellebecq⁸.

L'agir : de l'acting-out au passage à l'acte

L'acte est toujours à la merci de l'acting-out et du passage à l'acte⁹.

Qu'est-ce qu'un acting-out ?

L'acting-out est toujours un coup de folie destiné à éviter une angoisse violente. Lacan considérait qu'à travers l'agir, il s'agit d'arracher à l'angoisse sa certitude¹⁰. Cet acte est une *mise en scène* d'un désir du sujet que l'Autre n'entend pas. Bien plus qu'une interprétation, ici impossible de par la position de l'Autre, il nécessite un changement de sa position subjective dans le transfert. Celui qui occupe la place de l'Autre reste l'adresse de cet acte. L'acting-out est un véritable billet d'aller-retour.

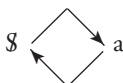
L'exemple d'une jeune adolescente peut nous éclairer sur ce point. Anorexique et de bonne famille bourgeoise, très préoccupée d'être parfaite, elle se retrouve un jour par hasard dans un magasin devant un étalage de bijoux en toc où elle va piquer de façon compulsive un bijou et se faire prendre.

8. M. Houellebecq, *Les particules élémentaires*, Flammarion, 1998.

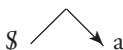
9. Cf. *Dictionnaire de la psychanalyse*, Larousse, 1998.

10. J. Lacan, *L'Angoisse*, séminaire inédit. S. Lesourd, « La frustration de l'acte », *L'Agir adolescent*.

Elle s'en expliquera en indiquant que devant un brillant en toc, elle se disait la chose suivante : « Prendre ou se faire prendre ». La simultanéité de ces deux trains de pensées alternatives : « prendre » et « être prise », peut s'inscrire dans la structure du fantasme :



– Elle prend l'objet, mise en scène d'une tentative de se soustraire par le vol au regard de la mère :



– Elle est prise, ce qui signe son identification à l'objet brillant, parfait, qu'elle est dans le désir de sa mère, qui n'est autre que celui d'être parfaite. La signification de l'objet anal dans le brillant est tellement évidente qu'elle ne demande même pas de commentaire :



Ainsi, elle ne peut que montrer à travers cet acte *ce qu'elle est*, à savoir l'objet parfait de sa mère, qui est sourde à toute tentative de séparation avec sa fille et bloque de cette façon le processus adolescent de séparation. La tentative de séparation par la soustraction de l'objet à la toute-puissance de l'Autre se solde par la bascule dans l'aliénation au désir de la mère. L'anorexie y trouve également son sens d'un *donner à voir* à la mère, où se signifie son refus de cette aliénation. Nous pouvons ici citer P. Julien qui dit ça très bien : « En effet, seuls une mère et un père qui ont été et restent encore l'un *pour* l'autre femme et homme peuvent transmettre la loi du désir à leurs enfants devenus grands¹¹. » La primauté du « conjugal sur le parental »

11. P. Julien, *Tu quitteras ton père et ta mère*, Aubier, 2000.

est fondatrice de « la négation créatrice » de l'enfant n'étant pas l'objet de la jouissance parentale. Il y trouvera la signification, libératrice, de la castration.

Qu'est-ce qu'un passage à l'acte ?

Le passage à l'acte ne s'adresse à personne en particulier et il n'attend rien de l'interprétation. Il est une demande brute d'amour, de reconnaissance de l'être sur un fond de désespoir. Cette demande est le plus souvent faite par un sujet qui ne peut plus se vivre que comme un déchet à évacuer. Il est irrécupérable, irréversible, parce que le sujet a franchi la ligne du lien à l'Autre, au-delà de laquelle son ticket pour la vie n'est plus valable. Il choisit la mort parce que le prix de sa vie lui est devenu trop fort.

L'exemple tragique d'un jeune adolescent va nous apporter quelques lumières. Hospitalisé en psychiatrie adulte à l'âge de 16 ans, après avoir été recueilli par le Samu sur la voix publique suite à une crise de tétanie ; il est trimbalé d'un service médical à l'autre, avant d'arriver en psychiatrie. Là, dans la terreur devant la folie des autres patients, s'étant lui-même posé auparavant la question de la sienne, il préférera se pendre dans sa chambre.

Son petit frère tapera sur l'ordinateur de son père le nom de son frère mort. La lettre peut donc arriver en retard d'une vie à son destinataire.

Ainsi, devant la folie sourde des autres, adultes, il a fait le choix de sa mort pour inscrire son nom, serait-ce sur la pierre, pour trouver sa place symbolique dans l'histoire familiale.

Il suffit de terminer par cette citation de Schiller dans *Guillaume Tell* : « *Bientôt, je ne serai plus que mon nom.* »

